

COURS DU PÉTROLE

La hausse va-t-elle se poursuivre ? Oui, si...

Les cours du pétrole poursuivent leur course folle, atteignant vendredi dernier le seuil des 126 dollars (126,67 dollars) le baril à New York. Après avoir dépassé la barre des 100 dollars le 2 janvier

dernier, les prix s'envolent de plus en plus vers les niveaux de 130, 50 dollars, voire les 200 dollars. Pour autant, cette hausse va-t-elle se poursuivre ? Des experts et des économistes, contactés hier,

estiment, unanimes sur ses causes, que la hausse va se poursuivre, si le modèle de consommation énergétique ne change pas.

C. B.

ABDERRAHMANE MEBTOUL

(ÉCONOMISTE, EXPERT INTERNATIONAL) :

«Si le modèle de consommation ne change pas»

Quels sont les facteurs à l'origine de cette hausse continue des cours du pétrole ?

Abderrahmane Mebtoul : Plusieurs éléments sont à prendre en considération. En premier lieu, il faut relever l'expansion de l'économie mondiale malgré la récession aux Etats-Unis. Une expansion liée à la poussée des pays émergents, l'Inde, la Chine, dont les importations d'hydrocarbures ont représenté 50 milliards de dollars en 2007. Si ça continue, la Chine risque, à terme, de devenir la troisième puissance économique dans le monde et détrôner l'Allemagne. Mais aussi la forte croissance en Russie dont la demande en pétrole est appelée à croître fortement. En second lieu, il faut noter la relation inversement proportionnelle entre l'évolution du cours de la monnaie européenne, l'euro, et celle du cours du Brent. Contrairement à l'idée reçue, 75% des transactions économiques dans le monde se font en dollar. Or, si le dollar baisse, les cours du pétrole, et ceux du gaz qui lui est indexé, croissent. Un troisième facteur a trait aux tensions géopolitiques, notamment au Nigeria. Mais aussi le risque de tension avec l'Iran qui pourrait, le cas échéant, être amené à fermer le passage d'Ormuz, lieu de transit de 60% du pétrole du Moyen-Orient. Ce qui provoquerait un pic du pétrole à 200 dollars. En outre,

l'économie mondiale est le terrain d'action de la spéculation. Les investisseurs anticipent l'évolution des cours, le pétrole devient une réserve, des matières premières sont stockées. Ce phénomène spéculatif amplifie les autres hausses de prix même s'il ne représente que 10% à 15% des facteurs derrière l'envol des cours de l'or noir. Par ailleurs, il faut rappeler que l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (Opep) ne contrôle que 40% de la production. Les 50% sont le fait d'autres pays dont la Russie, grand consommateur mais aussi grand exportateur de gaz, avec son groupe Gazprom qui compte investir sur 5 ans plus de 500 milliards de dollars. Cette hausse de l'or noir est derrière la flambée des denrées alimentaires. En prenant en considération l'impact des changements climatiques, la ruée vers la production de biocarburants, à base de céréales, ainsi que l'augmentation du niveau de vie dans certaines régions du monde. Néanmoins, un autre facteur est à prendre en considération. A contrario de ce qui s'est passé en 1974 ou en 1979, les pays développés ont absorbé la hausse du dollar, sans rien affecter de l'inflation.

Cette hausse des cours va-t-elle se poursuivre ? Est-elle durable ?

Je relève d'abord que les réserves de

charbon aux Etats-Unis représentent le double des réserves de l'Arabie saoudite. Il faut également prendre en considération les investissements dans les nouvelles formes de consommation énergétique. En fait, deux scénarii sont à prendre en considération pour répondre à cette interrogation. Soit on continue dans le mode de consommation, et les cours poursuivront leur hausse, une donnée appelée à être structurelle, avec des conséquences dramatiques sur l'environnement. Soit, les changements climatiques menaçant, on pourra tempérer cette hausse, l'économie d'énergie et nouvelles formes de consommation se développant. Des énergies alternatives peuvent être promues, en notant, dans le cas du solaire, qu'il faut uniquement de la lumière. Une prise de conscience se développe à propos de la nécessité de ces investissements lourds et à maturation longue.

Certes, la pression des compagnies pétrolières est à prendre en considération. Toutefois, l'investissement dans la recherche, le développement technologique et la valorisation de nouvelles ressources peuvent contrecarrer cette pression. Une pression à laquelle s'ajoute celle des Etats pour des raisons de fiscalité.

Propos recueillis par C. B.

MUSTAPHA MEKIDECHE
(ÉCONOMISTE ET VICE-PRÉSIDENT DU CNES) :

«Les prix vont rester élevés»

Quelles sont les raisons de cette flambée des cours ?

Mustapha Mekideche : Je constate que le monde est entré dans une phase de transition énergétique, où l'énergie devient chère. Ainsi, ce qui est mobilisé comme nouvelles ressources ne couvre pas tout ce qui est consommé. Actuellement, la demande pétrolière mondiale est tirée par la Chine, l'Inde, pays à forte croissance économique. Un contexte où les ressources en hydrocarbures ont tendance à s'épuiser, à moyen ou long terme, mais où les prix augmentent. En outre, il y a une spéculation sur les matières premières, notamment agricoles. La chute du dollar pousse les spéculateurs à rattraper, par l'augmentation des prix, ce qu'ils perdent en termes de croissance. Les incertitudes géopolitiques dans les zones instables, que ce soit en Irak, au Venezuela ou au Nigeria, sont également à remarquer. Pour résumer : des ressources d'hydrocarbures à l'horizon fini, une demande pétrolière croissante et une instabilité géopolitique.

Cette hausse des cours va-t-elle se poursuivre ? Est-elle durable ?

Je crois que les prix vont rester élevés encore. Je ne crois pas qu'il y a un bouleversement de cette donne. En tout cas, avec des fondamentaux du marché qui sont stables, mais avec la problématique de croissance aux Etats-Unis. Avec une balance des paiements qui affiche un déficit important, un taux de croissance qui reflète la crise financière, le problème de subprimes et son impact sur la consommation. Même si pour le moment, cette économie semble se maintenir. Grâce à l'intervention des Fonds souverains arabes, grands acheteurs d'actifs, et aux placements dans les bons du Trésor américain effectués par certains pays et en relevant l'impulsion d'une politique de relance par la demande.

C. B.

HAUSSE DES COURS DE L'OR NOIR

La demande des pays émergents, la spéculation, ...

Le cours du pétrole a dépassé vendredi pour la première fois le seuil des 126 dollars à New York, quelques heures après avoir franchi celui de 125 dollars, poursuivant une course folle, nourrie par les craintes sur l'offre, la robustesse de la demande et la spéculation. Spectaculaire sur un an, la hausse des prix s'est encore accélérée au premier trimestre cette année : 100 dollars le 2 janvier, 105 dollars le 6 mars, 110 dollars le 13 mars. Et depuis lundi, l'emballement est vertigineux et les records quotidiens. Après la barre des 120 dollars lundi, celles des 121 et 122 dollars ont été franchies mardi, les 123 dollars atteints mercredi, puis 124 dollars jeudi et enfin 125 et 126 dollars d'un coup vendredi où les cours se sont envolés jusqu'à 126,27 dollars le baril, lors des échanges électroniques d'après séance à New York, et jusqu'à 125,90 dollars à Londres. Le baril de Light Sweet Crude pour livraison en juin a terminé la séance du New York Mercantile Exchange (Nymex) sur un

record de clôture à 125,96 dollars (+2,27 dollars), tout comme le baril de Brent de la mer du Nord, qui a terminé pour la première fois à 125,40 dollars (+2,56 dollars) à Londres.

La croissance de la demande des pays émergents inquiète

Des sabotages sur les installations nigérianes du groupe pétrolier Shell et un regain de tensions géopolitiques entre l'Occident et l'Iran, quatrième producteur mondial de brut, ont servi d'amorce vendredi dernier à cette dernière flambée. Mais ces craintes n'étaient que les derniers ingrédients de la recette explosive qui a fait doubler en un an les prix du pétrole. Le principal ingrédient, présent dès 2002, est l'inquiétude suscitée par la croissance de la demande pétrolière dans les pays émergents, notamment en Chine, sachant que l'offre, elle, augmente moins vite : année après année, l'équilibre entre offre et demande se resserre. Dans ce contexte, l'Organisation

des pays producteurs de pétrole (40% de la production mondiale) n'a rien fait pour calmer les prix.

Depuis septembre, le cartel pétrolier contemple, impassible, l'envolée des prix et se garde d'agir, de crainte qu'une éventuelle surproduction ne provoque un effondrement des prix.

Jeudi, le secrétaire général du cartel, Abdallah El-Badri, s'est contenté de déclarer que l'organisation était «prête à agir si le marché éprouve le besoin de mesures supplémentaires».

Du côté des producteurs hors Opep, le tableau est celui de performances qui n'ont cessé de décevoir jusqu'à présent cette année.

Enfin, les opérateurs ont noté avec inquiétude des difficultés des compagnies pétrolières internationales, qui ont toutes affiché au premier trimestre des productions pétrolières en berne.

La spéculation en cause

Un autre grand facteur est le vif intérêt des fonds d'investissement pour le pétrole, atti-

rés par la rapide appréciation des prix du pétrole cette année.

Ce qui explique probablement les mouvements de prix ces derniers jours, malgré des nouvelles baissières, incluant un dollar plus fort, des nouvelles pour une fois positives en provenance de l'offre au Nigeria, et des craintes sur la consommation d'essence aux Etats-Unis.

Accusés par l'Opep d'être les grands responsables de la flambée pétrolière, les investisseurs s'en défendent et font remarquer que les prix ont poursuivi leur ascension cette semaine malgré le rebond du dollar face à l'euro.

Or, les spéculateurs avaient eu tendance à acheter du pétrole pour se couvrir contre l'inflation en période de baisse du dollar. Avec le calendrier, un dernier élément pourrait encore faire grimper les prix : la "driving season" — saison des grands déplacements automobiles aux Etats-Unis — approche, réclamant de plus grands volumes d'essence.

C. B. /Agences

ABDELMADJID ATTAR
(EXPERT PÉTROLIER
ET ANCIEN P-DG
DE SONATRACH) :

«La hausse va se poursuivre»

La hausse des cours du pétrole s'explique-t-elle ? Va-t-elle se poursuivre ?

Abdelmadjid Attar : C'est une question à laquelle répondre est très difficile. Néanmoins, deux facteurs sont à relever. Quoique la production pétrolière soit, à l'heure actuelle, quelque peu légèrement supérieure à la demande qui aura globalement tendance, durant les 20 prochaines années, à augmenter. Le marché est très frieux et les consommateurs sont dans l'incertitude sur le fait de savoir si la production suffira à répondre à la demande. Cela crée une certaine panique. Je constate, d'autre part, que la capacité de l'Arabie saoudite à augmenter sa production est problématique. Troisième élément, il y a trop de spéculations. Or, ni l'Opep ni autre n'est en mesure de contrôler les prix qui sont le fait des spéculateurs. Un autre paramètre, la chute du dollar. Une monnaie qui sert à la facturation du pétrole, et dont la baisse explique la hausse des cours. Je crois que cette hausse va se poursuivre, et les prix du pétrole ne vont pas décroître à moins de 70 à 90 dollars le baril. L'autre paramètre concerne la situation géopolitique, en Irak, en Iran et au Venezuela. A mon avis, les prix resteront élevés à moyen terme. En n'omettant pas d'indiquer l'augmentation des matières premières, et donc, la nécessité pour les pays consommateurs, producteurs de dérivés pétroliers, à ce que ces prix ne baissent pas.

C. B.